



JEAN-PAUL GOUX

# Tableau d'hiver

Champ Vallon

## TABLEAU D'HIVER

## DU MÊME AUTEUR

- Le Montreur d'ombres, *roman*, Éd. *Ipoméé*, 1977.
- Le Triomphe du temps, *roman*, *Flammarion*, 1978.
- La Fable des jours, *roman*, *Flammarion*, 1980.
- Les Leçons d'Argol, *essai*, *Messidor/Temps Actuels*, 1982.
- Lamentations des Ténèbres, *roman*, *Flammarion*, 1984.
- Mémoires de l'Enclave,  *récits d'industrie*, *Mazarine*, 1986;  
*Actes Sud*, *Babel n° 590*.
- Les Champs de fouilles :
1. Les Jardins de Morgante, *roman*, *Payot*, 1989; *Actes Sud*, *Babel n° 390*.
  2. La Commémoration, *roman*, *Actes Sud*, 1995;  
*Babel n° 685*.
  3. La Maison forte, *roman*, *Actes Sud*, 1999.
- «*Le temps de commencer*», in *Genèses du roman contemporain*, *CNRS Editions*, 1993.
- La Jeune Fille en bleu,  *récit*, *Champ Vallon*, 1996.
- La Fabrique du continu, *essai sur la prose*, *Champ Vallon*, 1999.
- Les Lampes de Ronchamp,  *récit*, Éd. de *L'Imprimeur*, 2001.
- La Voix sans repos, *essai*, *Le Rocher*, 2003.
- Les Quartiers d'hiver :
1. L'Embardée, *roman*, *Actes Sud*, 2005.
  2. Les Hautes falaises, *roman*, *Actes Sud*, 2009.
  3. Le Séjour à Chenecé,  *récit*, *Actes Sud*, 2012.
- L'Ombre s'allonge, *roman*, *Actes Sud*, 2016.
- Sourdes contrées, *roman*, *Champ Vallon*, 2019.

JEAN-PAUL GOUX

*Tableau d'hiver*

ROMAN

CHAMP VALLON

« Collection Détours »

*Illustration de couverture :*

John Constable, *Golding Constable's House*, ca 1809

(détail).

© 2022, Champ Vallon 01350 Ceyzérieu

ISBN 979-10-267-1025-7

[www.champ-vallon.com](http://www.champ-vallon.com)

*... puisqu'il n'est de vrais approfondissements que par des reprises sans fin.*

*Yves Bonnefoy*



Chaque journée, jour après jour, en compagnie de la perte, sans trop se complaire dans la plainte. Très vite j'ai fui Paris et mes amis, je n'ai pas relu leurs bonnes lettres, discrètes, attentives — je les remerciais d'une courte phrase sur des cartes postales de galeries annonçant ses expositions. Trois mois déjà, trois mois *Au milieu des bois*. J'aime sentir comme mes amis me manquent, être sûr de les retrouver sitôt que je le pourrai. Tant de journées passées sans rien faire, dès le matin sans rien pouvoir faire, des journées toutes semblables, inutiles, des journées dans le rien, des journées dans la perte qui m'habite.

La fin de l'hiver est proche, le printemps va venir : comment faire ? qu'est-ce qui dépend de moi et de moi seul ? Qu'aurai-je fait d'une complète année, quand sera venu



le prochain hiver? Je n'ai jamais connu ici la suite entière des saisons, leur passage insensible semaine après semaine, d'un hiver commençant au commencement d'un autre hiver. Ils n'y sont jamais venus, nos précieux amis. Je pourrais leur raconter ce que c'est, et par là peut-être, rapprendre à l'occuper? Ils disaient *Bellevue*, du côté de Claire, ceux qui avaient bâti la maison et dont une pierre de fondation donne toujours à lire le nom avec la date: 1785, et puis tous ceux qui en avaient hérité jusqu'à ce qu'elle revienne à Claire. Bellevue: comme si c'était un fort exactement posé pour observer du côté des menaces — Au milieu des bois, avait préféré Claire.

Quand je me récite leurs prénoms, c'est toujours dans le même ordre: Thomas et Julienne, Aude et Clément, Gabriel et Laura — Thomas, mon plus cher et vieil ami, Aude qui en était l'équivalent pour Claire, Gabriel que nous avons connu ensemble, et chacun avec la compagne ou le compagnon de sa vie. Je ne me plaindrais pas, et pour ne pas me plaindre je ne vous parlerais pas de Claire, sans m'empêcher bien sûr d'évoquer son tra-

vail, comme elle disait. Comprenez-moi, si je voulais par exemple vous expliquer pourquoi je n'ai pas pu rester à Paris, j'aurais à vous parler de notre chambre et de ce lit qu'elle n'a pas quitté pendant des mois, huit mois et quelques jours, de son atelier resté fermé, de la salle de bains avec ce matériel et ces commodités que laissaient bien rangés les infirmières, le salon sans plus personne à accueillir et ses fenêtres sur les jardins que je ne voyais plus, ce lit d'appoint installé dans mon bureau d'où j'entendais sa voix quand elle m'appelait de cette manière qu'elle avait désormais. Pourriez-vous croire que cela m'aiderait de vous parler de Claire, de celle que j'ai connue, de celle qu'elle est devenue et qui maintenant, toujours, vient imprimer sa proche image sur toute image venue d'avant? Mais si je cherchais à vous dire comment je pense à vous, sans essayer de le mettre en ordre, quand je sentirais que j'ai été au cœur des choses, je pourrais vous en donner une copie bien lisible. C'est en vous écrivant que je saurais combien vous aurez su m'aider.

★

Quelque temps après, celui qu'il faut pour les démarches obligées, j'ai fait mes bagages, plusieurs grosses valises, comme quand on part sans savoir si l'on reviendra, des vêtements et des chaussures pour l'hiver et pour l'été, des papiers, des dossiers, les petites machines avec lesquelles on vit désormais, certains livres, des disques et des CD, quelques images encadrées aux murs de mon bureau, la maquette de l'escalier en vis offerte autrefois par Thomas, posée sur la cheminée — je pensais à ces chariots tirés par un bœuf, avec les matelas empilés, une horloge, un siège pour la grand-mère parmi les ballots et les paniers d'osier, sur les routes de l'exode, en 40. Je fuyais sa présence sensible dans chaque pièce, dans chaque objet comme dans chaque meuble, dans la couleur des murs, dans ces fenêtres sur les jardins que jamais plus je ne pourrais regarder avec elle. S'il n'y avait rien dans cet appartement où nous vivions ensemble depuis toujours qui ne portât son empreinte, comment ferais-je pour m'inventer un présent toujours vivant? Si je parlais Au milieu des bois, en ce temps

de l'hiver où jamais nous n'y avons séjourné, du moins ensemble, puisqu'il lui arrivait d'y partir seule pour travailler, chercher dans ses ciels de l'hiver ce que ne pouvaient offrir ceux de la ville, si je partais dans sa grande maison, et seul pour la première fois, est-ce que je ne pourrais pas apprendre à vivre un peu sans me frotter à tout instant au sentiment de son absence? Dans la grande maison, avec son jardin, n'aurais-je pas à m'occuper les mains de ces mille choses qu'il conviendrait d'y faire, ces mille choses grâce auxquelles les mains commandent à la pensée et l'occupent tout entière un moment? Et puis ce ne serait pas comme dans l'appartement, il y a ces deux pièces aménagées dans le grenier de l'ancienne grange et que nous n'avons jamais occupées, avec tout le confort d'un espace accueillant pour d'éventuels invités, cuisine et salle de bains : c'est là que je m'installerais, sans fréquenter la maison. Quand j'ai eu fermé l'appartement et l'eau, le gaz et l'électricité, descendu mes bagages en plusieurs fois, chargé ma voiture — quand j'ai mis en route la voiture, j'ai pensé en me le disant comme à voix haute : je quitte Paris,

direction *Senceney*. Il me semble que ce n'est qu'en me le rappelant que je devine pourquoi j'ai dit *Senceney* plutôt qu'*Au milieu des bois* comme nous le faisons toujours : *Senceney*, parce que sans Claire ce ne serait jamais plus exactement *Au milieu des bois*.

★

Maintenant qu'il y a l'autoroute, il ne faut pas beaucoup plus que quatre heures pour venir ici — y aura-t-il un jour où je pourrai vous y inviter ? On la quitte à la sortie 24, en direction de *Chaubreuil*, la petite ville où l'on va faire les courses et qui a même une librairie, exclusivement fournie d'ouvrages sur la région. À l'entrée comme à la sortie, il y a bien sûr les zones envahissantes des supermarchés et de leurs parkings, mais en suivant la flèche indiquant *Centre Ville* et en prenant la *Grand-Rue* qui la traverse d'ouest en est l'on trouve facilement la direction de *Senceney* et l'on est bientôt dans la campagne avec ses prés et ses vaches rousses, à huit kilomètres du village qu'ont à moitié entouré depuis quelques années les lotis-

sements de petites maisons à jardin où les jeunes couples qui s'y sont installés ont permis à l'école de rester ouverte. La rue serpente bientôt entre les anciennes fermes retapées aux crépis diversement colorés et dont les vastes et hautes granges à étable ont toutes maintenant leur portail fenêtré, toutes toujours bien à distance de la chaussée comme au temps des encombrants fumiers — et l'on arrive au cimetière entouré de sapins, au bas d'une pente légère bientôt toute boisée : la rue s'est rétrécie, c'est une petite route maintenant qui vire à droite pour contourner la pente en direction de Freneuse. Et là, à deux ou trois cents mètres, sur la gauche, s'ouvre un chemin à peine plus large qu'un chariot, un chemin empierré sous les arbres, avec une bande centrale légèrement arrondie et toute verdie de mousse. On roule doucement sur le vieux chemin étroit, on sent bien que la voiture n'aime pas ça, ce sol inégal qui la fait cahoter, ces talus escarpés, herbeux ou rocailleux si proches de ces ornières creusées par tant de roues comme sur une antique voie romaine, et si proches ici et là du tronc penché d'un arbre, on roule len-

tement sur la pente assez vive, les multiples virages ne laissent jamais l'espace s'ouvrir bien loin devant soi et l'on se sent soudain très loin de tout. Sous le ciel blanc de l'hiver un soleil bas d'après-midi traçait l'ombre des troncs : il faudrait marcher pour regarder convenablement autour de soi. Et puis voici que le chemin a cessé de monter, il se creuse un passage sur la droite entre les versants très raides d'une ample boucle et c'est alors comme si l'on venait de s'ouvrir par une porte étroite à l'espace immobile d'un cloître, voici l'émerveillement d'entrer dans la clairière creusée au milieu des bois.

★

Nous ne vous y avons jamais invités, vous le savez bien, nous vous disions quand nous y partions pour l'été comme d'habitude, vous aviez notre adresse à Senceney, et puis c'est tout. Pas d'enfant et plus de famille, depuis longtemps nous y étions seuls. Je suis même sûr que jamais nous ne vous en avons parlé de telle manière que vous puissiez vous en faire une idée, si vague soit-elle. Vous saviez que

nous aimions y travailler, chacun à sa façon, et sans doute qu'il s'agissait d'une vieille maison de famille, comme on dit, du côté de Claire, mais pas davantage. Au demeurant, durant tant d'années, avons-nous jamais évoqué si peu que ce soit le monde de nos familles et celui de nos enfances, d'abord convaincus que seul importait le présent de l'amitié que nous étions en train d'inventer, et plus tard les qualités vivantes dans la durée de cette amitié, mais que seul également importait ce temps devant nous que nous avions à inventer, le nôtre avec celui de tous les autres qui travaillaient à la venue du monde auquel nous rêvions tous avec force arguments rien moins que rêveurs? Mes chers amis, à qui je pense comme si vous pouviez être là près de moi, comme si l'on pouvait dire à tous ce qui ne peut se dire que seul à seul puisque si l'on a plusieurs amis c'est bien que l'amitié ne peut jamais comme fait l'amour se réunir et se fixer sur une unique personne — mais c'est aussi que les singularités de chacune de nos amitiés ne relèvent pas de différences de qualité mais bien de différences de nature car nous ne sommes pas tout entier le même



avec celui-ci ou celle-ci et avec celle-là ou celui-là. Et pourquoi cela? qui est tout le contraire d'un défaut ou d'une insuffisance, sinon parce que chaque amitié sait trouver en l'inventant comme sa marque caractéristique les limites qui lui sont propres et la distingue de cette autre tout aussi précieuse, où nous-même ne sommes pas exactement le même, où quelque chose de nous parvient à exister qui doit rester caché ou inconnu dans telle autre. Il y a telle part de ce que nous sommes que nous ne pouvons partager qu'avec un seul de nos amis, et pour telle autre, c'est celui-là uniquement, et ce sont ceux que la chance des rencontres nous a permis d'élire, comme nous aimons sentir qu'elle lui a permis, à lui, à elle, de nous élire — telle part de nous-même, pour moi comme pour elle ou pour lui, qui ne peut exister qu'entre nous deux et qui nous lie d'une manière propre, singulière —, quand il n'est aucune part de ce que nous sommes que ne vienne habiter notre amour.

Je m'adresse à vous tous parce que c'est ainsi que je pense à vous en ce moment, mais vraiment je ne peux pas vous imaginer venus

tous ensemble me retrouver ici et tous en rond autour de moi dans le salon où je ne suis pas rentré depuis mon arrivée, laissant là comme partout dans la maison ses volets fermés. Comment pourrais-je vous dire à haute voix ce que je suis en train de chercher parce que je pense à vous, à l'amitié que j'ai pour vous? Nous tous, nous vivions en couple, nous pouvions bien nous retrouver chez l'un, chez l'autre, passer ensemble de longues soirées animées, nous savions bien sans jamais avoir à nous le dire, nous le savions bien puisqu'en dehors de ces moments à quatre, parfois à six ou même à huit, nous nous retrouvions toujours en tête à tête: l'amitié peut bien accueillir l'évidence sensible de cet amour qui donne sa forme au couple de notre ami, nous savions bien que notre amitié s'était fondée et ne pouvait continuer de se bâtir que seul à seul. Étonnante est vraiment l'amitié dont l'importance que nous lui accordons nous incline si souvent à chercher ce qui la rend précieuse comme l'amour, et par là même, aussi proche de lui, une fois admis qu'elle ignore l'attrait des corps et leur union. Notre amitié, il nous semble qu'elle

a tout ce que l'amour peut nous offrir dans ses plus rares qualités : elle est si vivante dans l'entretien confiant, toujours neuf et en même temps tout habité des reprises d'entretiens antérieurs, lointains ou proches, elle sait tenir sans blesser la parole haute des désaccords et elle sait s'amuser des désaccords longtemps remués, elle connaît le partage des silences, elle sait les différences qui nous attirent et qu'elle aime à fouiller, elle sait que le partage n'est pas la confusion, elle est attentive et sait s'ouvrir à ce qu'elle ne connaît pas sans chercher d'emblée à en tirer profit, elle est ferme comme elle douce, elle sait sans le dire ou bien en le disant pour chacun à sa manière que vous n'êtes pas sans importance. L'amitié est toute dans la parole et si l'on fait telle chose avec son ami : se promener en ville, marcher dans la forêt, aller au théâtre plutôt qu'au cinéma ou en librairie, se donner un coup de main dans une petite réparation domestique, voir une exposition, c'est bien qu'avant s'est trouvée l'occasion d'en parler et par là le désir de le faire ensemble. Et maintenant que vous êtes en train de défiler sous mes yeux, mes amis, je suis bien obligé de recon-

naître que cette amitié que je dis tout entière faite de parole, elle se présente bien autrement aux yeux de la mémoire : par exemple, je n'ai pas à regarder longtemps ce petit café où nous déjeunons Thomas et moi pour savoir que nous ne discutons pas football ou investissements rentables, mais je n'entends pas grand-chose de ce qu'il me dit ; et si c'est avec Aude que je cause dans ce même petit café, je sais très bien que c'est de tout autre chose qu'avec Thomas sans avoir à me rappeler ce que nous nous disons. Toute faite qu'elle soit de parole partagée l'amitié ne fait pas le recueil de ses conversations, elle est vivante par cette présence unique qui nous renvoie une impression particulière et donc partielle de nous-même — quand l'amour seul sait nous convaincre que nous sommes là tout entier. Sur le prénom de notre ami, rendues sensibles comme son visage par la mémoire, sont rassemblées et déposées ces qualités qui lui sont propres. Avec le temps, comme son visage, elles ont bien dû changer, ces qualités : quelles sont-elles aujourd'hui ? N'est-ce pas ce qu'il me faudrait parvenir à nommer, pour chacun d'eux ?

★

Je dis que je pense à mes amis parce qu'ils me manquent, n'est-ce pas aussi parce qu'en pensant à eux je ne suis pas en train de penser à Claire? Ce que je vois bien, c'est qu'il est loin d'être certain que je puisse leur adresser en l'état ce que je note ici en pensant à eux. Curieusement, tout juste après avoir noté que l'amitié ne tient pas le registre de ses conversations, il m'est revenu l'une d'elles, avec Thomas, j'allais dire « forcément » parce que c'est lui mon plus précieux ami, celui dont si souvent je me suis émerveillé de pouvoir être l'ami, trouvant tant de raisons pour qu'il soit le mien et si peu pour que je sois le sien — ce sentiment puissant et aucunement dégradant ou humiliant, ignorant de toute espèce de hiérarchie, qu'il est meilleur que moi, lui qui m'apporte tant de choses quand je ne vois vraiment pas ce que j'aurais bien pu lui apporter, quelle étrange chose que l'amitié qui vous donne à sentir que vous êtes choisi sans qu'on puisse en comprendre les raisons et sans que ces raisons aient

jamais à se nommer, comme si la possibilité même du partage imposait le silence sur ce qui le fonde: toute faite de parole, l'amitié doit se taire sur ce qui lui donne vie, c'est parce qu'elle est exigeante qu'elle invente ses limites, elle ne confond pas l'entente avec la transparence. L'amour aime à se dire, tantôt il furète en tous sens pour apprécier l'étendue de son empire, tantôt il s'installe pour sonder les profondeurs de ses assises. L'amitié est un curieux jardin bien clos dont les murs sont mobiles, ils peuvent s'élargir dans le temps, parfois aussi se rapprocher, mais ils restent toujours présents parce que s'ils sont abattus il ne reste plus guère qu'un vague espace public où tout le monde peut rentrer. Je pensais à cette conversation avec Thomas, je ne sais plus où ni quand, ce qui prouve bien le caractère discutabile de mes remarques sur la nature du souvenir que nous laisserait la parole amicale: ce n'est pas comme une stèle gravée dans la pierre, c'est le vestige d'un échange sur la nostalgie où il montrait comme il savait écouter, et parce qu'il m'écoutait savait contredire et enrichir le point de vue que je soutenais, point de

vue banal et plat qui consiste à peu près à la confondre avec le regret, voire avec la mélancolie. Elle était pour lui une expérience du passé durant laquelle celui-ci ne succède pas au présent qu'il a été mais coexiste avec lui, ce passé où nous sentions s'ouvrir devant nous les années d'un futur désirable, ce passé qui nous invite dans notre présent à renouer avec les attentes toujours vivantes en nous de notre jeunesse : elle nous délivrait ainsi de la tristesse, et des tristesses de la mélancolie. Je me rappelle comme m'avait séduit ce renversement du point de vue qui faisait de la nostalgie un souvenir actif d'un passé propre à rouvrir l'espace de notre vie en nous rendant de nouveau sensible un avenir désirable — mais c'est qu'alors, dans ces années ouvertes devant moi, Claire jamais n'était absente.

Pour le dire un peu autrement, il avait su me montrer que loin d'être simplement le regret d'un passé désormais inaccessible, la nostalgie pouvait s'entendre au sens paradoxal qu'elle prend dans une pensée du temps où le *retour vers le passé* devient *ouverture* au futur. Par là, elle peut nous sauver de la mélancolie : en nous tournant vers le passé